

Johannes Angermüller
Université de Magdeburg

Citer les autorités du discours intellectuel *Tel Quel* et la création de la Théorie

Après la Deuxième Guerre mondiale s'ouvre un chapitre unique dans l'histoire des intellectuels en France. D'une part, il y a de nombreuses modes et tendances qui se succèdent à un rythme accéléré : existentialisme et structuralisme, marxisme et psychanalyse. Jamais la scène intellectuelle n'avait vu défiler autant de théories à prétention intellectuelle. D'autre part, c'est aussi l'âge des producteurs de théories dont le nombre augmente rapidement grâce à une explosion de nouveaux postes et possibilités dans les universités. C'est ainsi que le champ intellectuel subit une profonde transformation donnant lieu à une effervescence intellectuelle sans précédent.

Mais si la période d'après-guerre est souvent considérée comme un véritable âge d'or des intellectuels en France, on peut se demander comment rendre compte des nombreux mouvements, tendances et paradigmes qui entrent en lice dans un champ en pleine ébullition. Dans cette étude, ma tâche sera de montrer la façon dont les textes théoriques sont lus et inscrits dans leur champ de production symbolique¹. A la différence des approches sociologiques classiques, j'accentuerai l'opacité des textes qui peuvent évoquer des savoirs et interprétations différents chez les lecteurs différents. Ainsi, après un aperçu historique de la revue *Tel Quel*, cette entreprise engagée dans une stratégie éternelle du dépassement du dépassé dans un champ intellectuel en pleine ébullition, je voudrais prendre, en quelque sorte, les intellectuels à leurs mots en analysant quelques exemples de leur discours. Mon but sera de montrer les façons différentes dont on peut s'appuyer sur les autorités du discours tout en posant la question de savoir comment les

mots peuvent se doter d'un certain poids, devenir des enjeux dans une lutte, révéler des forces sociales dans leur champ. A travers cet exemple, je m'efforce de vous montrer comment le discours de *Tel Quel* mobilise le savoir protéiforme qu'ont ses lecteurs de l'histoire et de la structure du champ intellectuel. Afin d'examiner comment les énoncés renvoient aux producteurs dans le champ et interviennent dans la création d'un mouvement porteur d'une « révolution » intellectuelle, je mobiliserai des approches narratives et énonciatives au carrefour des sciences sociales et des sciences du langage. Dans notre exemple, on verra que dire la révolution semble en quelque sorte contribuer à la faire, mais il s'agit bien d'un effet de discours qui exige la coopération du lecteur. En effet, le lecteur est confronté à un objet opaque dont le sens ne peut être saisi de façon immédiate. La tâche du sociologue-linguiste que je suis, sera donc de tracer les contraintes interprétatives d'un discours dont chaque lecteur doit conquérir le sens à sa façon.

Cette contribution se fera en trois temps. Tout d'abord, une première partie sociologique et historique esquisse rapidement la position de *Tel Quel* et de ses protagonistes dans le champ intellectuel de l'époque. Une deuxième partie plutôt linguistique propose une analyse du discours de *Tel Quel* et une troisième partie s'interrogera sur l'apport que peut donner l'articulation de la théorie du champ de production symbolique et de l'analyse énonciative du discours.

***Tel Quel* et la conjoncture de la Théorie dans le champ intellectuel en France**

Fondée en 1960 chez Le Seuil et animée par un écrivain qui avait tout juste 25 ans, Philippe Sollers, la revue *Tel Quel* tient à une stratégie avant-gardiste qui l'a menée, au cours

¹ Angermüller Johannes, *Nach dem Strukturalismus. Theoriediskurs und intellektuelles Feld in Frankreich*. Bielefeld, Transcript, 2009 (traduction française à paraître en 2010 : *Après le structuralisme. Le discours de la théorie et le champ intellectuel en France*).

des années 1960 et 1970, de l'esthétique pure du nouveau roman à la philosophie déconstructiviste, du Parti Communiste au maoïsme, de la psychanalyse lacanienne à l'éloge de la culture américaine¹. « Faire du bruit », c'est le principe de cette revue qui met en avant sa ligne éditoriale chaque fois avec un ton péremptoire et catégorique pour annoncer un virement spectaculaire peu après. C'est dans cette revue que les théoriciens illustres de l'époque comme Michel Foucault, Roland Barthes et Jacques Derrida publient à côté des écrivains comme Georges Bataille, Alain Robbe-Grillet, Francis Ponge ou William Burroughs. Avec d'autres revues à vocation intellectuelle comme *Critique* (chez Minuit) ou *Esprit* (chez Le Seuil), *Tel Quel* contribue à l'attention que connaissent, dans le champ intellectuel de l'époque, les prophètes de la Théorie – les théoriciens du structuralisme, du marxisme et de la psychanalyse qui font de la critique de l'humanisme la base de leurs projets intellectuels. Ainsi, après les tendances plus littéraires de la période avant-guerre qui étaient représentées dans *La Nouvelle revue française*, le succès de *Tel Quel* témoigne-t-il d'une certaine théorisation du discours intellectuel. En effet, l'essor du savoir théorique dans le champ intellectuel commence dès les années 1930 avec les surréalistes qui font appel à la psychanalyse et avec le *Collège de sociologie* où se rencontrent des anthropologues et des littéraires. Mais c'est Jean-Paul Sartre à la fin de la Deuxième Guerre mondiale qui établit un nouveau modèle d'intellectuel – « l'intellectuel total » qui court-circuite pour la première fois les sous-champs académique, artistique et politique en déclenchant une véritable cascade de modes et de tendances nouvelles². Après le déclin des *Temps modernes*, *Tel Quel* s'impose peut-être comme la revue la plus « bruyante » donnant des voix aux nombreuses tendances du Tout-Paris intellectuel. Ainsi, la Théorie s'avère-t-elle l'un des enjeux cruciaux dans la conquête interminable du plus nouveau, dans la chasse des idées inouïes qui discréditent le savoir mou des institutions scolaires (repré-

sentés par des spécialistes de la recherche universitaire ou des philosophes érudits) et qui font vieillir les avant-gardes précédentes (comme Sartre ou Bergson). Sans aucun doute la revue *Tel Quel* est-elle un symptôme de cet âge d'or intellectuel qui incitait un certain nombre d'intellectuels à contester les modèles intellectuels en place tout en esquissant de grandes visions théoriques.

Parmi les facteurs qui contribuent le plus au succès des propagateurs de la Théorie, on peut citer l'expansion du système d'éducation en France. L'explosion des postes et des possibilités après la guerre d'Algérie³ a l'effet paradoxal d'affaiblir les institutions qui en profitent le plus en termes d'effectifs : les universités, qui sont incapables de gérer les nombreux nouveaux arrivants. C'est une crise de croissance qui paralyse la vie universitaire sur tous les niveaux tout en discréditant le savoir scolaire des vieilles disciplines comme la philosophie et les lettres qui se voient confrontées à une panoplie de nouveaux champs de recherche en sciences humaines. Le prestige symbolique du centre académique étant en baisse, l'expansion forcée entraîne un basculement des rapports de forces sur tous les niveaux. Pour rappeler la productivité intellectuelle exceptionnelle qui marque l'époque, il faut également signaler la nouvelle « infrastructure » symbolique qui se développe dans les sciences humaines. De nouvelles maisons d'édition généralistes comme Le Seuil, Minuit ou encore Maspero lancent des collections de livres et des revues. Etant donné une profusion d'ouvrages dont l'ambition est de donner une orientation théorique à un grand public académique ou semi-académique, ce sont surtout deux types de producteurs qui dominent : d'une part, les producteurs qui entrent dans le champ académique par la « grande porte », les élèves de l'École Normale Supérieure pour la plupart, qui disposent, grâce à un capital scolaire élevé, de certaines marges de liberté pour transgresser, voire redéfinir les règles du jeu. Parmi la génération intellectuelle de la Théorie, c'est Foucault dont une carrière académique brillante est couronnée par sa nomination au Collège de France. Dans ce groupe de

¹ Kauppi Niilo, *Tel Quel. La constitution sociale d'une avant-garde*, Helsinki, Finnish Society of Sciences and Letters, 1990.

² Boschetti Anna, *Sartre et « Les temps modernes »*, Paris, Minuit, 1985.

³ Prost Antoine, *L'école et la famille dans une société en mutation*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1981.

producteurs élus, on peut classer d'autres normaliens comme Louis Althusser, Jacques Derrida, Gilles Deleuze et aussi Pierre Bourdieu si l'on veut compter ce dernier parmi les protagonistes de la Théorie. D'autre part, on peut mentionner les autodidactes et hommes de lettres qui ne disposent pas des diplômes universitaires nécessaires pour une carrière académique classique. La figure emblématique en est Roland Barthes, qui, dans la conjoncture particulière des années 1960 et 1970, arrive à s'établir dans des institutions périphériques, à l'École des Hautes Etudes, puis au Collège de France détenant une licence seulement. Parmi les autres producteurs dont les carrières ne suivent pas les modèles académiques établis, il faut citer Lacan, depuis les années 1950 psychanalyste free-lance, qui est docteur en médecine et plus ou moins autodidacte en philosophie et en histoire des idées. Nonobstant quelques universitaires entrés par « la petite porte » comme Jean-François Lyotard et Jean Baudrillard, les principaux protagonistes de la conjoncture intellectuelle de la Théorie sont donc soit des producteurs avec une grande légitimité académique comme Foucault, Derrida et Deleuze, soit des producteurs avec un capital scolaire « déficitaire » comme Barthes, Lacan et Sollers, ce dernier ne disposant que d'une licence en économie. Or, c'est précisément la complémentarité des élus et des marginaux des institutions de recherche qui semble être à la base de l'hégémonie intellectuelle qui se crée autour de ces imprésarios de la Théorie à la fin des années 1960.

La création d'un mouvement intellectuel

En 1968, le Seuil publie le recueil *Théorie d'ensemble* qui constitue en quelque sorte une vitrine de textes publiés pendant les huit ans de l'existence de la revue *Tel Quel*. Témoignant de la division du travail entre les intellectuels de la « grande porte » et les théoriciens indépendants, ce recueil constitue un lieu de rencontre pour ces protagonistes de la Théorie, plutôt dispersés dans le champ. Si grâce à cette publication ils semblent « faire mouvement », leur « mouvement » apparaît plutôt comme le produit d'une politique

éditoriale que d'une stratégie consciente et préméditée de la part de ces producteurs souvent soucieux de garder leurs profils singuliers et distinctifs.

Afin de rendre compte de ce mouvement, je considère cette « mise en groupe » comme un effet de lecture. A partir des approches narratives et « énonciatives » en analyse du discours, je m'interrogerai sur les nombreuses façons dont le texte renvoie aux producteurs du champ. C'est grâce à ces renvois souvent implicites que le lecteur peut découvrir qui est de quel côté, qui parle au nom de qui, qui est proche de quel camp. Loin de constituer le contenant plus ou moins transparent d'un sens qu'il s'agit de « saisir » dans l'évidence de la compréhension, le texte oriente le lecteur dans la recherche du sens qu'il construit lui-même moyennant son savoir contextuel concernant les acteurs du champ. Dans cette perspective, la lecture n'est pas un déchiffrement d'un sens codé par le texte ; celle-ci constitue plutôt un va-et-vient entre le texte et les contextes disponibles au lecteur. C'est grâce à ce processus interprétatif que le texte se dote d'un certain poids social et historique tout en « révélant » les enjeux du champ. En effet, si les positions qu'occupent les producteurs dans le champ s'avèrent être les résultats dynamiques et instables de l'activité interprétative du lecteur ? En disséquant la structure narrative et les renvois intertextuels de quelques exemples, je m'efforce de montrer comment le texte instruit le lecteur sur les acteurs du discours tout en signalant proximité et distance entre eux. Alors que les théoriciens de l'époque sont particulièrement peu enclins à citer leurs pairs, je montre la façon dont des textes extrêmement conceptuels et abstraits leur permettent de communiquer entre eux et de se situer dans un champ.

Ce sont là en gros les contours de l'analyse du discours qui permet de dépasser la fausse alternative entre lecture externe et lecture interne en sociologie des intellectuels, pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu. Si la lecture externe part d'une réalité sociale qui s'exprimerait dans des textes plus ou moins transparents, la lecture interne quant à elle fait abstraction des nombreux usages que peuvent être faits d'un texte dans le champ. Pour l'analyse du discours en revanche il s'agit de

brouiller l'opposition entre texte et contexte. Tout en insistant sur la matérialité opaque des textes, elle vise à montrer comment ceux-ci renseignent les lecteurs sur les contextes nécessaires à leur compréhension.

Regardons de plus près notre exemple qui va nous rappeler qu'on ne peut pas lire les textes – même les fragments les plus petits et les plus conceptuels – sans chercher leurs sources, sans associer leurs voix avec les producteurs dans le champ. *Théorie d'ensemble* est ouverte par trois contributions de Foucault, Derrida et Barthes, qui sont mis en avant comme des figures de proue. Suivent un certain nombre d'articles littéraires et d'essais théoriques des rédacteurs ou des proches de la revue. Parmi ces derniers, Sollers prend une place privilégiée. Ecrivant à la fois sur la théorie, la littérature et la politique, c'est lui qui donne le ton de la revue. Cette division entre les trois « grands » auteurs et les autres reflète bien le clivage qui sépare ces producteurs. A la différence d'âge – Barthes est né en 1918, Sollers en 1936 – s'ajoutent des différences de capital institutionnel et symbolique. Ainsi, Foucault et Derrida sont-ils des normaliens qui venaient de publier des ouvrages philosophiques majeurs comme *Les Mots et les choses* et la *Grammatologie*. Barthes, dont la légitimité académique est plus fragile, dispose d'une certaine notoriété publique : le bestseller *Mythologies* avait paru dès 1957 et c'est un protagoniste principal dans les polémiques sur la Nouvelle Critique. A la différence des jeunes rédacteurs obscurs de la revue, les trois vedettes qui sont à la tête de ce recueil sont reconnues par les institutions académiques : Foucault est professeur d'université, Derrida est à l'Ecole Normale et à la Sorbonne et Barthes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

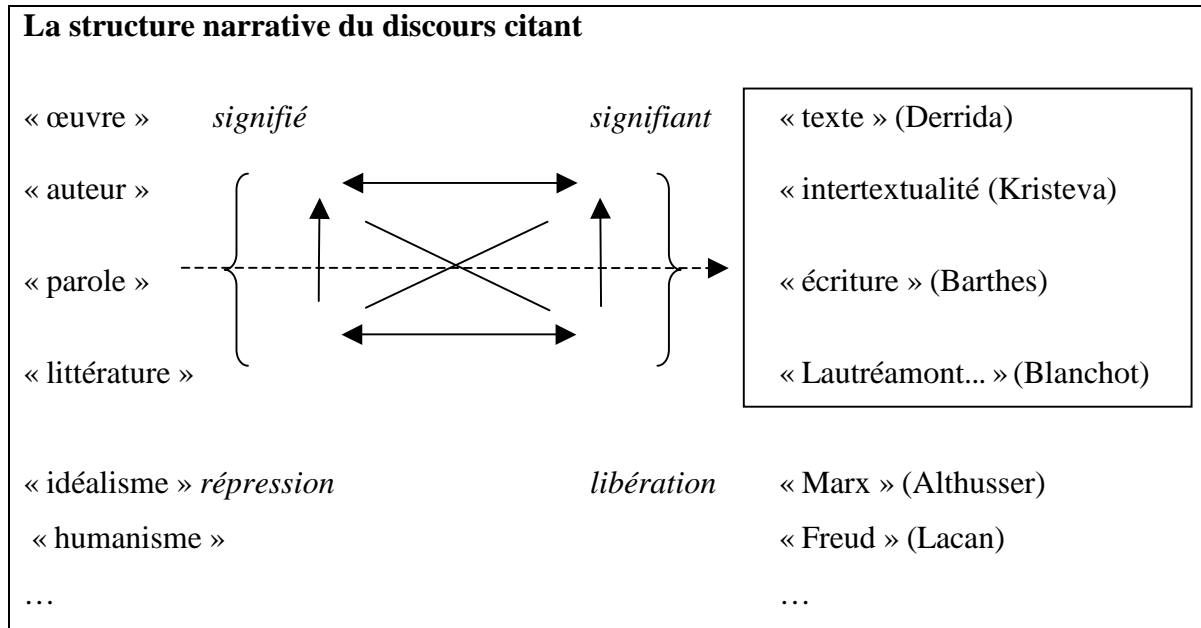
Comment le lecteur est-il amené à construire un mouvement d'avant-garde porteur d'une « révolution intellectuelle » ? Afin de révéler comment ce texte évoque de nombreuses voix et les associe avec certaines positions dans le champ, j'examine la mise en discours de ce premier énoncé. Proposé par Philippe Sollers dans sa fonction de rédacteur de *Tel Quel*, cet énoncé renvoie à ce qui l'entoure, à d'autres éléments d'une structure grâce à laquelle il peut se montrer porteur d'un mouvement intellectuel plus général.

(1) « Les concepts de texte, d'intertextualité, d'écriture sont explicitement à la base d'une mutation dans notre civilisation, et les noms que nous citons de façon répétée : Lautréamont, Mallarmé, Marx, Freud, en sont les symptômes massifs et, à notre avis, encore à venir. »

Source : Sollers Philippe, « Le réflexe de réduction », in *Tel Quel* (dir.), *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 394.

Afin d'analyser la façon dont cet énoncé s'inscrit dans un certain contexte social, je commence par la structure narrative qui organise le discours de Sollers. Dans l'histoire qu'il raconte, deux camps s'opposent : les « traditionalistes » et « réactionnaires » d'un côté, les « forces du progrès » et de la « modernité » de l'autre. On reconnaît les éléments situés du côté avant-gardiste, à savoir « texte », « écriture », « intertextualité » ; « Lautréamont », « Mallarmé », « Marx », « Freud ». Dans le cotexte de ce passage, on pourrait trouver des éléments relevant de l'arrière-garde – par exemple « œuvre », « auteur », « expressivité subjective »¹. Ces derniers éléments permettraient de compléter la structure narrative, dont notre fragment de texte ne donne que la moitié. Dans ce discours s'opposent donc deux séries d'éléments chacune avec une valeur fonctionnelle bien définie : les anciens à gauche, les modernes à droite. La position de Sollers est facile à identifier, car la série de droite comprend les éléments du discours intellectuel acceptés par lui en tant que locuteur, celle de gauche les éléments refusés. On voit bien que ce discours fonctionne comme une machine attribuant des valeurs claires à chaque élément : soit on est du côté du passé, soit on est du côté de la révolution intellectuelle en cours. Le texte produit ainsi un flux ininterrompu d'oppositions binaires : « texte » vs « œuvre »,

¹ Voir par exemple : « D'emblée, en mettant l'accent sur le texte, sur ses déterminations historiques et son mode de valorisation métaphysique des concepts "d'œuvre" et "d'auteur" ; en mettant en cause l'expressivité subjective ou soi-disant objective, nous avons touché les centres nerveux de l'inconscient social dans lequel nous vivons et, en somme, la distribution de la propriété symbolique » (Sollers Philippe, « Ecriture et révolution (entretien avec Jacques Henric) », in *Tel Quel* (dir.), *Théorie d'ensemble...*, op. cit., pp. 67-79.



« intertextualité » vs « auteur », « écriture » vs « parole ».

La théorie du carré sémiotique¹ permet désormais de décrire la constitution du sens historique comme un effet des opérations sémiotiques qui structurent le discours d'avant-garde de Sollers. Ce discours fonctionne selon (au moins) deux oppositions, à savoir une paire de contraires « théoriques », basée sur la distinction sémiotique entre « signifiant » et « signifié », et une paire de contraires « politiques » opposant « répression » et « libération ». Ces quatre composants constitutifs ayant en outre des rapports d'implication (flèche envoyée dans une direction) et de contradiction (sans flèche), ils peuvent former un carré dont les éléments peuvent servir à construire le récit d'une révolution intellectuelle où l'arrière-garde et l'avant-garde trouvent leurs camps historiques, à savoir à droite et à gauche.

Ce qui compte ici, ce ne sont pas les éléments isolés (« texte », « écriture »...), mais plutôt la configuration globale selon laquelle les éléments sont agencés (« texte » versus « œuvre », « écriture » versus « parole », etc.). Dans cette structure, les éléments individuels

peuvent être facilement remplacés sans que la logique sous-jacente soit remise en cause. Ainsi le Parti Communiste apparaît-il à partir de 1967 dans la chaîne de droite, puis à partir de 1971 dans celle de gauche. Le principe de la revue du dépassement du dépassé demeure en outre intact lorsque le Nouveau Roman à la fin des années 1960 et Derrida au début des années 1970 disparaissent de la série à droite. Le déclin de la logique avant-gardiste s'annonce seulement avec le rapprochement qui a lieu avec les nouveaux philosophes et la mouvance postmaoïste au milieu des années 1970 quand les règles du jeu intellectuel seront profondément redéfinies, notamment avec l'essor des médias audiovisuels. La décision que prendra Sollers en 1982 de mettre fin à la revue pour se consacrer de nouveau exclusivement à la littérature sera le signe clair de cette nouvelle ère.

Or, le fait de raconter l'histoire d'une révolution ne suffit pas pour que les destinataires croient que se produise une révolution effectivement même si cette histoire est racontée par un écrivain aussi talentueux et imaginatif que Philippe Sollers. En effet, montrer la logique narrative organisant le texte n'est pas encore une analyse d'un discours qui a lieu dans un certain contexte. La force sociale dont peut disposer cet énoncé, l'effet magique qu'il peut créer parmi ceux qui le lisent résulte, en revanche, du fait que Sollers n'est pas le

¹ Greimas Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966 ; Jameson Fredric, *The Political Unconscious. Narrative As A Socially Symbolic Act*, Ithaca/NY, Cornell University Press, 1981.

seul à parler dans cet énoncé qui est traversé par d'autres voix, plus ou moins audibles, par des discours divers venant d'ailleurs. Avec l'aide de l'analyse pragmatico-énonciative, on pourra rendre compte de l'hétérogénéité de ce discours qui ne donne pas de réponse évidente à la question qu'il pose au lecteur : qui parle ?

Effectivement, le discours de Sollers semble en envelopper d'autres sans lesquels ils resteraient une carcasse morte. Ce sont des produits d'autres producteurs que ce discours cite et intègre et qui lui fournissent son efficacité particulière dans le débat intellectuel. Alors qu'il est caractéristique pour le discours de l'époque que ses sources soient soigneusement cachées et rendues anonymes, cet énoncé nous rappelle que ce discours grouille de renvois et de clin d'œil à ce qui a été dit par d'autres producteurs du champ. Essayons de trouver les sources que cite cet énoncé, auxquelles il se réfère, sur lesquelles il s'appuie pour souligner la portée de ce basculement des idées sans précédent dans l'histoire occidentale. Ainsi, l'énoncé cite les produits d'autres producteurs dont le lecteur initié peut trouver les sources : « texte » et « écriture » renvoyant aux projets théoriques de Jacques Derrida et de Roland Barthes, « intertextualité » à Julia Kristeva. Ce lecteur reconnaîtra également les noms cités comme étant des abréviations pour des producteurs contemporains du champ intellectuel : « Marx » pour le philosophe marxiste Louis Althusser, « Freud » pour le psychanalyste Jacques Lacan et s'il sait que « Lautréamont et Sade » est le titre d'un essai de Maurice Blanchot¹, il va trouver qu'en effet Sollers ne réclame le copyright de rien de ce qui est dit dans cet énoncé.

Que la logique du discours citant – celui de Sollers – ne soit pas la même que celle des discours cités, on peut s'en rendre compte si l'on examine la façon dont fonctionne le discours de ceux qui produisent les concepts et idées. Prenons un autre fragment de discours, énoncé par Jacques Lacan en janvier 1964 lors de l'ouverture de son séminaire à l'ENS. Ici, on voit que dans le discours de Lacan les garants

de la doctrine énoncée sont évoqués de façon beaucoup moins univoque que chez Sollers :

(2) « Le vrai n'est peut-être qu'une seule chose, c'est le désir de Freud lui-même, à savoir le fait que quelque chose, dans Freud, n'a jamais été analysé. »

Source : manuscrit « Version J.L. », cf. Lacan Jacques, *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 16.

Si on ne voit jamais chez Lacan un discours aussi nettement agencé que chez Sollers, la difficulté de son discours relève moins d'un flou au niveau des contenus conceptuels que de la flexibilité qui caractérise sa façon d'assigner les contenus à leurs sources énonciatives. Dans ce séminaire, Lacan fait le plaidoyer pour un retour à Freud, fondateur d'une tradition que Lacan s'efforce de prolonger². Freud sert ainsi de référence qui légitime un projet théorique qui manque d'être reconnu par les héritiers de Freud ainsi que par les institutions universitaires. Pourtant, si les figures de référence qui soutiennent le discours sollersien ont une valeur claire, le garant de la psychanalyse lacanienne joue un rôle plus ambigu. « Freud » semble avoir une fonction double : en tant que pionnier de la psychanalyse, il est le garant de la doctrine et de la pratique analytique de Lacan, mais ici (et ailleurs) on voit que Freud est aussi l'objet de l'analyse faite par Lacan. Cette ambiguïté est caractéristique pour le discours lacanien où les références n'existent pas, en règle générale, de façon stable. Ceci peut rappeler la formule connue du « désir de l'Autre » qui joue avec deux interprétations alternatives, mais indécidables d'un *génitif subjectivus* et d'un *génitif objectivus*. Dans cette formule, l'Autre semble être à la fois l'objet et le sujet du désir de celui qui parle. Analyser Freud au nom de Freud, c'est donc la formule qui peut résumer la doctrine lacanienne. C'est le statut indécis du garant de ce que dit Lacan qui explique non seulement la difficulté de comprendre ce que dit Lacan, mais qui s'avère aussi un point fort dans le jeu des distinctions intellectuelles dans la mesure où cette indécision confronte le

¹ Blanchot Maurice, *Lautréamont et Sade*, Paris, Minuit, 1963.

² Roudinesco Elisabeth, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993.

lecteur avec un certain nombre d'interprétations possibles. Face aux choix interprétatifs qu'exige l'énoncé, le lecteur cherche à trouver les sources qui donnent au discours sa force et son autorité. C'est à travers ce travail d'interprétation que le lecteur va essayer de savoir qui dit quoi ; sans quoi il ne pourra situer les producteurs du champ l'un par rapport à l'autre.

Pour souligner la différence entre le discours citant et les discours cités, je vous donne un troisième énoncé repris de la préface que donne Althusser en 1967 à *Pour Marx*. A la différence du discours lacanien, le discours althusserien semble se caractériser par une grande clarté grâce à laquelle le lecteur peut croire échapper au travail interprétatif pénible exigé par Lacan. Cependant, si le style d'Althusser semble se passer de toute obscurité, on voit la même indécision chez les garants de son projet théorique

(3) « *La première intervention* [de cet ouvrage, J.A.] a pour objet de "tracer une ligne de démarcation" entre la théorie marxiste et les formes de subjectivisme philosophique (et politique) dans lesquelles elle a été compromise ou qui la menacent : avant tout l'*empirisme* et ses variantes, classiques ou modernes, pragmatisme, volontarisme, historicisme, etc. »

Source : Althusser Louis, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1996 [1965], p. 262 (« Préface de 1967 »)

Ici, la « théorie marxiste » évoquée par Althusser renvoie à une école de pensée « marxiste » fondée par Marx. C'est donc au nom de l'autorité de ce fondateur qu'Althusser développe ses idées et met en avant ses théories. En même temps, il accentue la différence entre le Marx scientifique et ses œuvres de jeunesse, imprégnées de « subjectivisme ». Dans le passage, Althusser le dit bien : la « théorie marxiste » elle-même est « compromise » par le subjectivisme caractérisant un certain Marx (à savoir le Marx des œuvres de jeunesse). Etant donné que, pour Althusser, Marx n'est pas forcément marxiste, c'est cette indécision, cette ambiguïté constitutive pour l'œuvre d'Althusser qui permet au lecteur d'osciller entre des lectures différentes, voire contradictoires. Un premier scénario consisterait à lire *Pour Marx* comme la tentative de la

part du locuteur de sauver la pensée scientifique de Marx de ses épigones, des représentants officiels du parti notamment, dont la doctrine est idéologique dans la mesure où elle est fondée sur une lecture fautive de Marx (c'est-à-dire du « vrai » Marx scientifique). A la différence de ce scénario d'un Althusser « dissident du parti », le texte se prête à un autre scénario qui vise à découvrir une faille originelle qui prend ses racines dans l'œuvre de Marx. Dans ce scénario, Marx est le premier traître de son école dont il faut de temps à autre purifier la doctrine. Selon ce deuxième scénario, Althusser a le rôle de « staliniste orthodoxe » : en tant que gardien vigilant, il protège la doctrine contre toute divergence et tout fractionnement et ceci, si besoin est, même contre Marx lui-même.

Afin de savoir quel est le vrai scénario, le lecteur ne peut pas demander à Althusser lui-même dont toute l'œuvre vise à ne pas donner la réponse. C'est précisément cette indécision qui lui permet d'exister, en tant que philosophe du parti, dans deux univers dont les logiques sont difficiles à réconcilier¹. Ainsi, grâce au scénario « dissident », peut-il soutenir son existence de philosophe qui ne l'autonomise pas du champ académique. Mais le lecteur peut lire son œuvre également sur le fond du scénario « staliniste » qui peut témoigner de la fidélité au parti dont il est militant. Ceci rappelle que même un discours aussi conceptuel que celui de la Théorie mobilise des savoirs divers qu'a le lecteur sur les contextes dans lesquels le texte a été produit. Au lieu de mettre en œuvre des conceptualités pures, ces textes activent chez le lecteur une panoplie de savoirs, y compris le savoir qu'il a sur les producteurs du champ. Ce mélange de savoirs conceptuels et non conceptuels se manifeste également dans « tracer une ligne de démarcation » dont les guillemets indiquent qu'il s'agit d'une citation de Lénine. Si Lénine est évoqué comme une référence dans le contexte d'un ouvrage philosophique académique, on peut se demander à quel titre Lénine est cité : est-ce qu'il est cité en tant qu'autorité philosophique ou en tant qu'autorité politique ?

¹ Matonti Frédérique, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.

Alors qu'Althusser s'empêche de donner la moindre réponse, il revient au lecteur de décider quelle est la fonction de ce Lénine indécis et oscillant.

Conclusion

Pour conclure, ce qui caractérise le discours qu'on a analysé, c'est le fait que celui-ci s'appuie sur des références qui s'appuient sur des références qui s'appuient sur des références... grâce à quoi le lecteur peut, en poussant son travail de contextualisation toujours plus loin, situer les producteurs du champ l'un par rapport à l'autre. Chercher à savoir qui dit quoi au nom de qui est peut-être la formule qui permettrait de résumer la démarche de l'approche discursive que je vous ai présentée. Je ne serais pas étonné si vous, qui avez lu ce texte, êtes déjà occupés à chercher les sources, les références, les autorités du texte que vous venez de lire. A part Bourdieu, qui m'a permis de rendre compte du contexte social dans lequel sont produits ces textes¹, mes autres sources sont l'analyse du discours, la théorie narrative de Greimas pour la première partie et la linguistique de l'énonciation pour la deuxième qui visent à rendre compte des produits symboliques vus dans leur matérialité et leur opacité. C'est autour de « l'énonciation » que de nombreuses tendances se sont établies en France depuis les années 1970 dans le but d'étudier, pour reprendre une expression de Dominique Maingueneau, « le dispositif d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu social déterminés »². Parmi les pionniers de « l'analyse énonciative », on peut citer Michel Foucault³ ou la psychanalyse lacanienne, qui ont critiqué les modèles de sens clos de la sémiotique tout en soulignant

l'hétérogénéité constitutive du discours. Dans le champ des sciences du langage, c'est la théorie des marques de l'énonciation⁴, de la polyphonie et de l'argumentation⁵ et des approches cognitivistes postgricéennes⁶ qui considèrent l'énonciation comme dimension cruciale du discours.

A partir l'analyse énonciative du discours, j'ai essayé de montrer le travail de contextualisation qu'exigent les textes de leurs lecteurs, même les textes aussi travaillés et contraints que les textes académiques. Aussi, les textes ne sont-ils pas des contenants plus ou moins transparents d'un contenu donné que le chercheur peut et doit découvrir. C'est à travers l'énonciation que les textes renvoient aux contextes que les lecteurs doivent à nouveau conquérir dans chaque lecture. Ainsi, le fait qu'ils se prêtent à des lectures différentes ne peut-il pas toujours s'expliquer par l'erreur, l'inattention ou l'incompétence de la part de ceux qui les écrivent ou ceux qui les lisent. Au contraire, c'est la nature des textes d'être lus et compris de façon différente. Le lecteur dispose de certains degrés de liberté pour la compréhension d'un objet hétérogène et stratifié.

En mettant l'accent sur les autres discours qu'enveloppe le discours de Tel Quel, je me suis efforcé de montrer que dans ce discours il y a toujours plus d'une personne qui parle. Chez Sollers, on a bien vu que les concepts sont repris d'autres discours, tandis que chez Lacan et Althusser, « Freud » et « Marx » sont des autorités plutôt instables. Il appartient au lecteur de déterminer comment ces renvois à des références et autorités peuvent répondre à des attentes contradictoires d'un public intellectuel. Ainsi, afin de comprendre le sens de ce « brouhaha » qu'est le discours intellectuel, le lecteur est-il chargé de tracer les nombreuses sources et voix anonymes traversant le discours et de rapporter

¹ Bourdieu Pierre, *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989 ; Bourdieu Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992 ; Bourdieu Pierre, *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984.

² Maingueneau Dominique, « L'analyse du discours en France aujourd'hui », in Moirand Sophie (dir.), *Le discours : enjeux et perspectives*, Paris, Hachette, 1996, pp. 8-15.

³ Foucault Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

⁴ Benveniste Emile, *Problèmes de linguistique générale* (t. 2), Paris, Gallimard, 1974 ; Culioli Antoine, *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck, 2002.

⁵ Ducrot Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984 ; Nølke Henning, Fløttum Kjersti, Norén Coco, *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé, 2004.

⁶ Sperber Dan, Wilson Deirdree, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989.

celles-ci aux producteurs de son champ. Que ces textes se prêtent à des contextualisations et interprétations différentes, ne réduit pas leur efficacité dans le jeu intellectuel. Au contraire, n'est-ce pas précisément le grand nombre de lectures possibles qui explique la « magie » des textes difficiles, voire obscures pour le jeu intellectuel ? Le jeu intellectuel – cette lutte éternelle des « bonnes » et des « mauvaises » interprétations – n'est-il pas précisément nourri par un certain manque de sens « évident » dans les textes théoriques ?

C'est en reprenant les discours d'autres producteurs que le discours de *Tel Quel* contribue à la création d'un mouvement autour de la Théorie de l'époque comprenant des figures aussi différentes que le philosophe marxiste Louis Althusser et le psychanalyste Jacques Lacan ou encore des littéraires et hommes de lettres comme Maurice Blanchot et Roland Barthes. En renvoyant à ces producteurs cités comme références incontestables, le discours de *Tel Quel* participe à l'effervescence intellectuelle de l'époque et évoque une communauté de pensée. Cette communauté est bien un effet de lecture qui dépend des contextes sociaux, institutionnels, culturels disponibles au lecteur. Evidemment, le collectif que le lecteur devine en lisant des textes de producteurs différents peut être refusé par les producteurs eux-mêmes et je rappelle les conflits acerbes entre certains d'entre eux comme, par exemple, entre Derrida et Lacan. Et les lecteurs peuvent attribuer un texte donné à des mouvements différents. Le discours de la Théorie fournit un bon exemple des lectures différentes qu'ont vu ces textes théoriques quand ils commencent à circuler dans des champs disciplinaires et nationaux différents. Ainsi, en France, les théoriciens évoqués ici sont-ils associés en règle générale à l'étiquette du « structuralisme », évènement court, mais important autour de 1966. Dans la réception internationale, par contre, on préfère l'étiquette de « poststructuralisme » qui inscrit les mêmes auteurs dans le débat théorique ayant lieu dans la critique littéraire américaine et les sciences humaines depuis le milieu des années 1970¹. Si

le « structuralisme » et le « poststructuralisme » sont issus des mêmes textes, est-ce que cette distinction ne relèverait pas d'une erreur de la part des non Français qui ignoreraient le « vrai » contexte dont lequel les textes ont été produits ? Ce n'est pas à moi, en tant qu'analyste du discours, de déterminer le bon contexte du texte. C'est au lecteur de trouver les éléments contextuels nécessaires qui lui permettent de comprendre ce que veut dire le texte. C'est toujours à vous, quelque soit le savoir contextuel dont vous disposez, de répondre à la question : quel est le mouvement, la communauté ou le collectif qui se cache derrière ce qui est dit.

¹ Angermüller Johannes, « Qu'est-ce que le "poststructuralisme français" ? A propos de la réception des tendances françaises de l'analyse du discours en

Allemagne », *Langage et société*, n°120, 2007, pp. 17-34.